

Surplus et satiété

Jean-Pierre Le Grand

Volume 7, Number 4, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

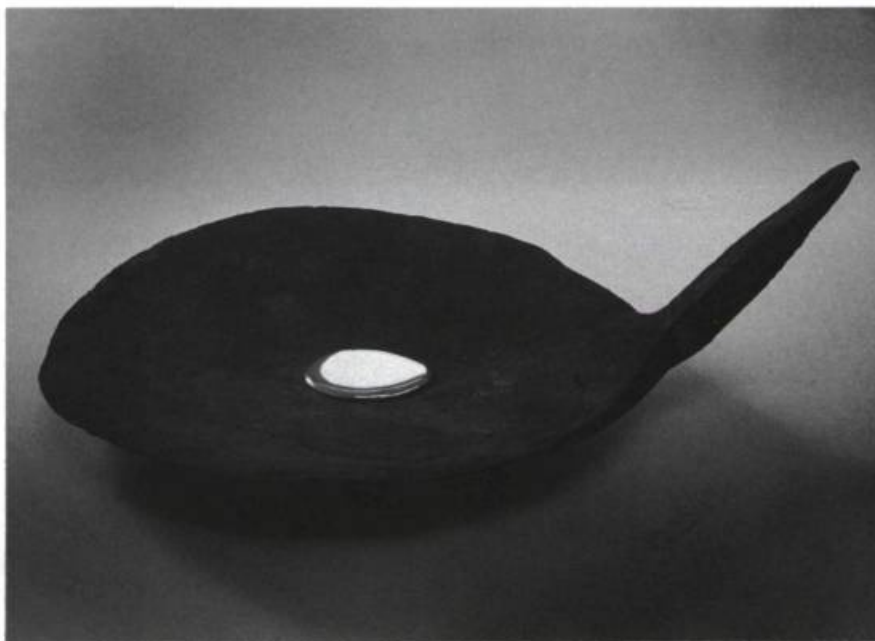
Cite this article

Le Grand, J.-P. (1991). Surplus et satiété. *Espace Sculpture*, 7(4), 11–12.

Surplus

et satiété

Jean-Pierre Le Grand



Martha Townsend, *Pool*, 1987.
Iron and mercury. 12,5 x 33 x
24,5 cm. Photo : Benny Chou.
Courtoisie : galerie Art 45.

*On vous en donne tant... que vous
n'avez plus rien à ajouter,
c'est-à-dire à donner en échange.
Répression absolue : en vous
en donnant un peu trop,
on vous retranche tout.*

Jean Baudrillard, *De la séduction*

Vous est-il déjà arrivé, en vous promenant dans un grand magasin, de vous poser des questions du genre : d'où viennent toutes ces marchandises ? Si personne ne les achète où iront-elles ? Les quantités phénoménales de biens qui dorment dans des entrepôts trouvent-elles toutes preneur ? Un jour, ne faut-il pas inévitablement les évacuer pour faire place à une saison nouvelle, à une production nouvelle ?

Idéalement, ces marchandises trouveront preneur. Pour ce faire, on se lancera donc dans un grand battage publicitaire, on bradera les prix, essayant d'en mettre plein la vue au consommateur, à qui on en promettra toujours davantage pour son argent. Plus ou moins.

La machine doit constamment produire et le consommateur doit faire son devoir de consommateur pour que la machine tourne ; entre les deux, la réclame inonde les médias et finit par saturer les consciences, qui oscillent indéfiniment entre les

deux pôles : acheter ou vendre. Avoir ou ne pas avoir, là est la question.

L'univers de la marchandise veut à tout prix nous donner l'impression d'en recevoir davantage, d'accéder à une dimension de *plus*. Le surplus de marchandises produit ainsi indirectement une surenchère verbale, visuelle et sonore, trame omniprésente et invisible, bruit de fond inaudible et incessant qui infiltre toutes les sphères et imprègne notre définition de la réalité. Coulé au moule du surplus, le réel déborde.

L'inconnu dispersé aux quatre vents

On parle d'abondance, dans tous les domaines. Nous sommes confrontés à un surplus effarant de connaissances à assimiler. La science repousse les frontières de l'exploration ; en une seule journée, le genre humain découvre plus d'informations scientifiques en tous genres que ce qu'un individu peut espérer apprendre et comprendre en toute une vie. Comme dit Baudrillard, « L'irréalité moderne n'est plus de l'ordre de l'imaginaire, elle est de l'ordre du plus de référence, de plus de vérité, de plus d'exactitude - elle consiste à tout faire passer dans l'évidence absolue du réel ». Nous en savons de plus en plus sur le monde, nous croyons par conséquent le connaître de mieux en mieux. Nous nous l'approprions par savoirs interposés, sans nous demander s'il n'y aurait pas là un raccourci un peu facile qui aurait pour effet d'atrophier nos sens. Nous laissons

s'émousser nos intuitions.

L'important, c'est que ce mur de connaissances, ce barrage de haut savoir nous précède et nous protège dans notre marche vers le progrès perpétuel tout comme les montagnes de biens entourent et encombrant notre vie quotidienne. Le message qui en découle, c'est que nous avons conquis, investi, assujéti le monde. La part d'inconnu qui le hantait voilà encore un siècle a été dissoute, abolie par le savoir nouveau. Plus rien n'est caché, tout est dit.

L'image a régné

Les vieilles peurs, le manque et l'inconnu, sont exorcisées. Du moins en théorie. Collectivement, nous nous sentons riches, collectivement nous sommes savants. Individuellement c'est une autre affaire. Mais les courants profonds qui orientent, animent et agitent les consciences ne s'embarrassent guère de telles subtilités. Car ils disposent d'un atout. Entrée en scène de l'Image, leurre suprême, aimant qui aiguille les volontés individuelles vers le

bien "collectif" : la consommation du surplus. C'est à l'Image qu'il revient de supporter l'idée que les gens se font de tout ce beau monde. Les médias lui vouent un culte qui voisine la fascination et orientent vers elle tous les regards. Elle saute de chaîne en chaîne télévisée, passe des danses lascives de *Musique Plus* à la Guerre du Golfe en lettres d'or. Elle façonne les dirigeants, zappe les opposants, impose sa loi à qui prétend intervenir, ostracise ce qui ose différer.

Partout, on donne davantage, plus rien n'est caché, nous vivons l'époque de la *transparence* totale. Il faut mettre en confiance. Tout voile doit être retiré, pour exposer à nu l'objet du désir. L'opacité ferait écran, justement, et serait prophylactique du désir.

Pourtant, au milieu de ce tourbillon, de ce beau bal, des empêcheurs de danser en rond sévissent encore. Difficile à imaginer mais vrai. À une époque où tout concorde pour dire que nous accédons à une dimension de *plus*, certains semblent au contraire se plaisir à en enlever, à en *retirer*.

Sédition et séduction - Trahisons des clercs

À l'heure où la science repousse victorieusement les frontières de l'exploration, à l'heure où nous en apprenons davantage sur tout, à l'heure de la multiplication des signes à l'infini, à l'heure où tout s'éclaire sous les feux des projecteurs, certains se permettent de créer de l'inconnu, du mystère, de l'obscur, de faire entendre le silence.

Comment accepter qu'en ce règne de l'Image un artiste - autrement dit un maître de l'Image - ne dise pas "tout", que l'on discerne dans son travail du caché, de l'étrange, du non-dit, voire du non-sens, qu'il se permette sous le sceau de l'art (qui conserve son prestige malgré les attaques) de mettre en scène l'absurde ou le paradoxe; voilà qui inquiète et inspire la méfiance. On attend de lui qu'il clarifie, qu'il nous fasse voir le beau côté des choses, et voilà qu'il les embrouille et les noircit comme à plaisir.

Comment? Une image qui ne se livre pas du premier coup d'oeil, qui ne se laisse pas déchiffrer, déshabiller, embrasser, piller à loisir, une image qui se réserve, qui se dérobe? Quel contraste avec

l'Image, qui s'ouvre toute grande, se donne sans réserve et accueille tous les désirs.

Alors que partout on essaie de nous en mettre plein la vue, ici on nous cacherait des choses? Le but de l'art n'est-il pas précisément de montrer? De donner à voir?

Le mystère était le pain quotidien de nos aïeux, le pain noir dont ils devaient se contenter. Notre pain à nous est blanc, il peut rester des semaines sur une tablette sans pourrir et nous ne voulons pas revenir en arrière. L'interprétation doit être simple, accessible. Quelqu'un au moins doit pouvoir la donner.

C'est la raison du succès du chromo : n'importe qui peut le comprendre et l'apprécier, il vient nous chercher, nous parle directement, nous dit explicitement où loge son charme, où est sa beauté - d'où son caractère obscène pour les initiés. Pas de mystère, pas de surprises. Pas de questions. Il n'est même pas ouvert à l'interprétation, puisque l'interprétation est superflue.

Tel le petit Poucet semant cailloux blancs dans la forêt noire, le chromo multiplie les signes, s'assurant de ne laisser aucune équivoque, nulle incertitude, nulle question sans réponse, nulle avenue inachevée. Un sens unique, bien établi, bien fondé, même dans la banalité absolue, est préférable à la remise en cause du visible.

La séduction marchande passe par cette multiplication, ce surplus de signes et de sens. Et l'envers de la médaille est à crédit.

En fait, questionner le visible, c'est faire chavirer une des dernières certitudes, car malgré tout le positivisme ambiant s'effrite. Voilà pourquoi la toile de fond, l'écran qui soutient le visible est si solidement arrimé dans le refus de considérer le réel de plus près. Les choses sont ce qu'elles sont et pas davantage, pas autre chose, pourrait-on presque entendre dire. La science sait, cela doit nous suffire.

Baudrillard parle d'«une culture qui produit tout, qui fait tout parler». Tout nous parle, toute chose se raconte, se livre, s'expose à fond. La musique, le cinéma, la consommation nous en donnent toujours plus et finissent par tout nous enlever.

Mais ici c'est le silence. La distance. Le secret.

Le poétique au creux d'une pelle

Que peut-on bien trouver au fond d'une vieille pelle rongée par le temps? Que nous disent ces dessins creusés par la corrosion, ces aspérités, cette ellipse à la fois régulière et inégale, cette forme énigmatique là, couchée au fond de l'instrument?

Partout le design nous envoie vers le futur, nous pousse dans ce qu'il imagine être le prochain siècle : pendant ce temps, l'artiste déterre une vieille pelle sans manche et y dépose une flaque de mercure. Comme pour narguer notre impuissance, cultivée par l'Image, à imaginer quelque chose par nous-mêmes, à voir ce que nous percevons.

À l'encontre de la séduction marchande, qui nous promet mers et monde soumis, domestiqués, ici on paie comptant : le choc du réel, nous le subissons d'emblée, il nous arrête net. C'est d'ailleurs le sujet même de la mise en scène : ce réel que les laboratoires sont censés avoir dissous, que les usines sont censées avoir transformé en produit consommable, le voilà sous nos yeux, insoumis, bien vivant, pres-

que agressif dans son refus de se livrer pour du comptant.

Deux métaux, deux époques, deux teintes, deux textures, deux histoires. Une forme, une oeuvre. Autant le regard glisse à la surface du mercure, autant il accroche sur le bord irrégulier et la surface inégale du fer. À travers ces deux matériaux si dissemblables, deux siècles s'affrontent. Le rugueux et le lisse, l'âpre et le doux, le sombre et le clair, le lent et le rapide, le fixe et le fluide. Au terme d'une fonction qui relève du passé, le fer forgé a déjà repris le chemin, détourné par l'artiste, de ses origines, la terre. Le vif-argent, lui, reflète notre temps de fragilité, d'instabilité, et projette vers l'avenir. Polarités donc, continuum. Spectre du présent et de l'avenir, au milieu duquel se tient le moment présent, celui où je regarde l'oeuvre, quelque part entre ces deux époques, à la lisière d'une impossible rencontre. En même temps, l'un est tout entier contenu dans l'autre, qui d'une certaine façon le préfigure. De plus, cette parfaite opposition sur tous les termes finit par leur donner un langage commun, par cimenter un mariage forcé par une cohabitation d'ailleurs précaire : rien n'est fixe, quelques degrés suffiraient pour que tout bascule, pour que le divorce soit consommé.

Le secret caché en soi

C'est une lecture, il y en a d'autres, que la plupart du temps les mots trahissent - sinon on écrirait au lieu de créer des images. Mais il faut accepter de creuser, chacun pour soi. Passer vite c'est passer tout droit. À chacun, chacune de chercher et de trouver ses pistes, ses explorations - comme dans la vie.

Cela suppose de faire confiance à sa voix intérieure, à son intuition. C'est là le redoutable secret que l'on essaie d'ensevelir sous les avalanches d'avis, sous les promesses de savoir et de pouvoir.

Pas étonnant que l'art actuel passe pour être dominé par le règne de l'opacité. Mais c'est oublier que l'on ne peut être vraiment séduit par ce que l'on connaît de fond en comble; on ne peut être attiré par ce que l'on possède entièrement, ce qui se livre complètement. Une distance est indispensable. Le leurre de la séduction marchande, de même que celui du pouvoir, consiste à nous promettre de clore cette distance à condition d'être encore un peu plus riche, un peu plus savant. On croit ainsi assouvir un besoin, mais chaque fois l'objet du désir se déplace un peu plus haut, un peu plus loin, un peu plus cher.

Temps/contretemps

Le surplus toujours croissant, la demande insatiable qu'il provoque, crée un mouvement de surenchère : en rajouter toujours davantage. Mais qui regarde du côté des arts visuels constatera que c'est le plus souvent le règne de l'austérité, une forme d'ascèse qui confine au puritanisme : la rareté des signes aisément interprétables, conjuguée au brouillage, parfois à l'illisibilité des signes.

En ce sens, l'oeuvre nous donne l'heure juste : là où le surplus recrée à satiété l'image illusoire d'un monde infini, elle le circonscrit sévèrement, parfois durement. Elle nous confronte à un univers limité - le nôtre en fait. Cette fausse note dans le chœur des sirènes est donc la voix de la raison. ♦